

SIMON JOHANNIN

notre vital apprentissage

Simon Johannin, *Ici commence un amour*

Allia, 256 p., 17 euros

■ « On se réfugie dans le médiocre, par désespoir du beau qu'on a rêvé ! », trouve-t-on dans *l'Éducation sentimentale* de Flaubert, canon du roman d'apprentissage. C'est un genre exigeant, avec ses références bien sûr et surtout ses codes : un jeune héros mû par un idéal, la découverte d'un monde rêvé s'avérant non conforme, la quête du sens de son existence, la direction empêchée par l'errance et, à la fin, la déception, qui n'est jamais rien d'autre que l'encouragement d'aller chercher ailleurs. Dans ce registre, Simon Johannin s'en sort magistralement.

Il dit lui-même qu'il a « le muscle de la langue plutôt que [celui] de l'intrigue », mais c'est tout à fait faux. Avec un sens aigu du rythme et de la narration, l'auteur nous plonge dans la vie de Théo, primo-romancier à succès propulsé dans le monde littéraire et celui de la mode à Paris. Il vient de perdre Gloria, figure classique du grand amour, et se trouve à devoir faire des salamalecs dans les prix littéraires et dans les défilés, sans plus aucun

appui et amputé de sa colonne. Sans doute Gloria était-elle l'endroit où il projetait ses questionnements existentiels, trouvant dans son amour à la fois réconfort et subterfuge, pour éviter de voir le monde tel qu'il est. Mais Gloria est partie, il doit regarder désormais. Et c'est ici qu'excelle l'auteur : entre l'intrigue et la langue se déploie le regard.

Dans un roman, l'auteur s'emploie à offrir sa vision des choses, avec ses doutes et ses hésitations, et donne ses yeux à celui qui le lit. Ici, nous sommes Théo, perdu, profond, quelques mètres à côté du monde pour pouvoir le regarder, jamais tout à fait à sa place mais dans l'espoir de la trouver. Son regard à la fois naïf et réaliste est franc, complexe, vivant.

Vivant, oui, dans la langue, parfois abrupte quand sa pensée l'est, parfois intense quand il déborde, parfois gracieuse quand il parle d'amour. Mais toujours il est franc. Si l'on ajoute la maîtrise que l'auteur a acquise au gré de ses six livres, on trouve ici le meilleur de son style. Une vision, mais également une position : il écrit comme il aimerait penser, comme il aimerait parler, il écrit car c'est l'ultime moyen qu'il a de

s'exprimer. L'ultime, c'est-à-dire le dernier mais aussi le meilleur. Aussi, il écrit car son corps le veut. L'écriture est empreinte de sensualité, d'excitation, d'intuition, elle colle à notre propre dualité : ressentir et penser. Chaque phrase du livre est excellente et peut être isolée en citation, tout en étant absolument indispensable au reste du récit.

Il faut du talent pour offrir un récit d'une telle fluidité, visible jusqu'à la structure impeccable des paragraphes. *Ici commence un amour* se lit avec autant de facilité que de plaisir. Le rythme est intimement lié à l'empathie qu'on a pour le héros, immédiate mais *crescendo*. Elle est d'ailleurs sans doute le secret de l'ouvrage : on y est, on compatit, on souffre avec lui comme il souffre avec autrui. Il dit : « Bien sûr que misère crée violence, mais la laideur du monde où nichent les pauvres, du sel sur la plaie, vraiment. » Et Flaubert lui répond dans un aveu d'espérance : « N'importe, moi je trouve le peuple sublime (1). » ■

Elsa Viet

1 *L'Éducation sentimentale*, 1869, Pocket (Classiques), 1998, p. 362.